



H COLIN

Monsieur, dit le pere, sortez! — Page 399, col. 1.

mes yeux ne t'ont pas juré un amour éternel! Toute consolation m'est donc refusée! Quel bonheur j'aurais donc éprouvé à t'adresser mes adieux, à te laisser voir mes larmes et ma douleur, à la voir partagée par toi!

Mais non! tes larmes, à toi, m'auraient déchiré le cœur; il est mieux que je n'aie pu te parler. Quel courage n'eût-il pas fallu pour résister à ce dernier entretien? quelle contrainte n'y aurais-je pas apportée? je n'aurais pas voulu te montrer le fond de mon cœur, et il est si difficile de le cacher à son ami!

A peine réveillée, je suis descendu au jardin; j'avais presque l'espérance de t'y voir; je n'ai rien trouvé que ce bouquet que tu as laissé pour moi; je l'ai mis dans mon sein et je suis allée chercher tes lettres. Je suis venue les lire à l'endroit où nous avons passé ensemble des heures si heureuses, sous le ciel qui était encore hier le même pour nous deux. En les relisant, il me semblait que tu étais encore près de moi, que ces paroles d'amour étaient vivantes, et que c'était ta voix qui les prononçait, et quand j'ai relevé la tête, rien, rien auprès de moi sur le banc de bois: ta place était vide! Je me suis mise à pleurer amèrement; et quand mes larmes ont eu un peu soulagé mon cœur, j'ai cherché tout ce qui pouvait te rendre présent à mes yeux: j'ai vu le gazon encore penché de la trace de tes pas, et j'ai encore relu tes lettres en les couvrant de baisers; j'y ai trouvé ce nom si doux que tu m'y donnes. Oui, Stephen, je suis ta fiancée; cette idée doit sécher toutes tes larmes. Tu es parti, mais c'est notre bonheur que tu vas assurer; j'aurai du courage, de la raison; mon avenir est paré de riantes couleurs; qu'il sera beau, tout à toi! Nous avons un temps d'épreuves à supporter; mais qu'il est court, comparé à tout ce qu'il nous restera de vie heureuse! Allons, mon Stephen, du courage, de l'espérance! elle embellit le présent autant que l'avenir, elle fortifie le cœur, attachons-nous à elle.

XXIX

MAGDELEINE A STEPHEN.

Quelle terrible nuit j'ai passée! Vers le soir un orage a éclaté! je ne savais pas si tu étais arrivé; je me suis retirée de bonne heure dans ma chambre; mais j'ai résolu de ne pas dormir pendant que peut-être mon Stephen était accablé de fatigue et inondé des torrents de pluie qui tombaient du ciel: je me mis à t'écrire, et de temps en temps je m'arrêtais pour pleurer. Au bout de quelques heures je me trouvai dans un affaissement extrême; mes yeux n'avaient plus de larmes; une soif ardente me consumait; un sommeil pénible s'empara de moi, il ne dura pas; le jour était venu, j'ouvris la fenêtre, le temps était redevenu serein; alors je montai à ta chambre, la clef était à la porte: en la touchant, un frisson me courut par tout le corps; je pensais, j'espérais un instant que tu n'étais pas parti, que j'allais te trouver là, te voir encore une fois; mais la chambre était vide, tristement vide: Je trouvai ton lit encore défait, quelques livres qui t'avaient appartenu; je les prendrai; puis cet argent destiné à mon père, je le lui demanderai, j'achèterai avec quelque chose à mon usage, ce sera comme un présent de toi.

Écris-moi, Stephen, ne me cache rien de ce qui t'arrive et de ce que tu penses; tu recevras deux lettres à la fois à l'adresse que tu m'as indiquée. Adieu mon ami, mon fiancé; adieu, du courage.

XXX

STEPHEN A MAGDELEINE.

Hier encore j'avais passé la nuit sous le même toit que Magdeleine: ce matin je me suis réveillée à dix lieues d'elle; mes songes avaient prolongé mon bonheur. Mon premier regard a cherché ma petite chambre; j'étais dans un appartement inconnu; je mis mes mains sur mes yeux pour me rappeler mes rêves; je me précipitai à la fenêtre pour chercher ma douce impression de l'air ma-

tinal; mais l'aurore ne répandait plus sa sainte rosée sur la sommité des arbres; elle éclairait les tuiles des maisons entassées, et ses rayons en paraissaient salis, et ce soleil ne m'annonçait plus un jour de bonheur: mon cœur se serra horriblement en songeant que ce jour-là, et le lendemain, et les jours suivants se passeraient de même.

Je suis seul; ce n'est plus le même air que toi que je respire; mes yeux ne rencontreront plus les tiens; ma main ne pressera plus la tienne; ta voix ne résonnera plus à mon cœur. Et toi aussi, sans doute, tu es triste et tu pleures. Oh! quand verrai-je ton regard et ton sourire, et ton front si pur, tes cheveux noirs et ta démarche légère? Plus heureuse que moi, tu restes aux lieux témoins de notre bonheur; tout autour de toi te parle de notre amour, tout te rappelle ton amant; mais moi, il n'y a rien de toi ici, tout semble conspirer à m'arracher jusqu'à mes souvenirs et au bonheur de ma vie passé.

Écris-moi, Magdeleine, écris-moi; les détails les plus minutieux sont ceux qui te rapprocheront le plus de moi.

J'hésitais à t'écrire, je suis abattu, je ne me sens ni force ni énergie; cependant il faut marcher à mon but: soutiens-moi, écris-moi, parle-moi de ton amour, donne-moi du courage.

Adieu, mon bel ange, adieu.

Oh! si je t'avais vue avant mon départ! si ton dernier regard m'avait suivi!

XXXI

OU L'AUTEUR PREND LA PAROLE. — DES PARENTS EN GÉNÉRAL ET DES COUSINS EN PARTICULIER.

*Das ist nicht neues.*

FÉLIX DESPORTES.

Dieu ne nous a donné des parents que pour nous montrer comment il ne faut pas nous conduire avec nos enfants.

Il y a quelque temps, devant ma cheminée, quelqu'un s'avisa de demander à quoi peut servir un cousin.